

— Oh ! cela n'est pas nouveau, mère, c'est ma première action de chaque jour.

— Tu piques ma curiosité.... Je suis faible, il faut me gâter un peu.

— Eh bien ! j'ai écrit l'histoire de votre maladie. »

Le dirai-je, mon premier sentiment fut celui d'un auteur qui songe à son grimoire : *le Livre de maman* ne serait donc pas interrompu ! La plume de mon Yvonne, fraîche d'impressions, remplacerait la mienne.

Le vif plaisir que me causa cette confiance passa tout entier dans l'âme de ma fille. Elle rougit, et sur ma prière, disparut, et m'apporta aussitôt son petit travail. Je l'ouvris, et je lus ces mots : « La maladie de maman. » Déjà mes yeux étaient remplis de larmes. Je me soumis à ne considérer que l'ordre et la bonne écriture du cahier, car je tremblais qu'Yvonne ne me l'enlevât.

Le soir même, Alphonse m'a lu le journal de notre enfant bien-aimée.



CHAPITRE XXVI

LA MALADIE DE MAMAN

1^{er} décembre. — Maman n'a pas déjeuné à table ce matin, elle ne déjeunera même pas du tout, car elle a la fièvre.... ce ne sera rien....

Papa est triste. Le médecin est venu deux fois dans la journée. O mon Dieu ! comme j'ai peur !

Je n'ai pas pu faire mes devoirs, miss Catherine m'a dit que le meilleur moyen de me distraire est de travailler. Je ne doute pas qu'elle

n'ait raison, et pourtant je n'ai pas voulu suivre ses conseils. J'ai demandé à maman la permission de rester dans sa chambre, elle y a consenti. J'ai pris mon ouvrage; maman s'est endormie; je me suis levée doucement pour mieux la voir. Oh! comme elle est pâle!... mais n'arrive-t-il pas à tout le monde d'être malade? Maman connaît une dame qui l'a été pendant quatre ans, et il n'y paraît plus. Elle est la plus gaie de nos amies.

J'espérais me coucher très-tard, hier; il n'en a rien été. Miss Catherine et papa ont été inexorables. On fait bien des exceptions quand on s'amuse; on devrait en faire aussi quand on a du chagrin.

Suzanne a passé la nuit près de maman. Comme on est heureux d'être vieux pour faire à sa tête! Ma bonne est capable de veiller quinze jours de suite; elle aura beau prendre du café, comme pendant la maladie d'Auguste, elle sera très-fatiguée.

Alors, je veux me coucher de bonne heure, afin de me lever une heure plus tôt. Quand je dors, je n'ai pas de chagrin; et, me levant à 6 heures et demie, je serai à 7 heures chez maman. Je pourrai faire ma prière près de son lit.

C'est surtout à table que nous sommes tristes;

papa et moi! Cette place vide nous ôte l'appétit. Quoique j'aime bien tendrement mon père, je n'ai pas le même plaisir à commander le dîner. Julienne ajoute, sans que je le lui dise, quelque friandise pour me distraire.

Mes frères sont sortis aujourd'hui. Ils n'ont pas voulu aller à la promenade. Je leur ai fait mettre des pantoufles; car maman tressaille au moindre bruit.

On a mis de la paille devant la porte, comme lorsque la vieille marquise de R... est morte.... O mon Dieu!

Papa m'a surprise tout en larmes. Je lui ai dit que cette paille m'effraye. Il m'a répondu, presque en souriant, que la paille est le jardin des personnes qui demeurent sur la rue.

Suzanne soupire sans cesse, elle oublie tout pour soigner maman. Je n'en suis pas jalouse; mais cela double ma besogne; à chaque instant elle me donne quelque occupation nouvelle et je lui obéis comme j'obéirais à maman.

Papa ne reste plus dans son cabinet: c'est bien mauvais signe. Il ne pleure pas; mais il est très-triste.

On vient toute la journée demander des nou-

velles. Les amis intimes montent; les autres personnes écrivent leur nom chez le concierge.

Mme d'Albenas passe chaque matin deux heures près de maman; pendant ce temps je vais prendre mes leçons.

Mme d'Albenas fait exprès d'être gaie avec moi, ce qui ne m'empêche pas de voir des larmes dans ses yeux lorsqu'elle m'embrasse.

31 décembre. — Déjà un mois de passé, et maman n'est pas guérie! Le jour de l'an ne me réjouit pas du tout. J'ai entendu maman dire à papa d'acheter nos étrennes; rien ne me fera plaisir, j'en suis sûre.

1^{er} janvier. — Dès que notre mère chérie a été visible, nous sommes allés l'embrasser. Elle a fait signe à papa de nous donner nos étrennes. Henri a reçu des livres, Auguste un aquarium; miss Catherine une montre, et moi une petite pendule. Le sujet est un nid de colombes; la mère donne la becquée à ses petits. A la vue de ce charmant objet, ma tristesse a un peu passé. Maman a souri. Grand-père et mon oncle nous ont annoncé des étrennes; mais la neige encombre les chemins, et il y a un retard considérable sur la route de Bourgogne.

Je n'ai pas bien dormi. Je me suis réveillée

chaque fois que ma pendule sonnait. Quel joli timbre! C'est une musique délicieuse. Malheureusement elle commence par marquer des heures de tristesse; mais je vois, en suivant la marche des aiguilles, comme le temps passe vite; et j'espère bientôt entendre sonner des heures joyeuses.

Cependant le dîner du jour de l'an n'a pas été trop triste. J'ai bien vu que mes frères racontaient exprès des histoires amusantes. Je crois même qu'Auguste a inventé celle du gros monsieur qui, entrant dans l'omnibus complet, demandait qu'on lui fit une petite place.

Si mes frères étaient toujours ici, je serais contente; et pourtant je préfère être seule. Je soigne mieux maman. Cette bonne mère a eu bien raison de m'habituer au ménage. Je serais dans un grand embarras si je commençais seulement à m'en occuper; et puis, cela me distrait.

Il neige, les passants sont rares, les voitures ne font plus de bruit. Ce silence fait du bien à maman, alors il me plaît. Je questionne chaque jour papa sur la longueur de cette vilaine maladie, et il me répond: Patience, ma petite Yvonne! Pauvre papa! Si nous avions le malheur de perdre maman, je ne me marierais pas. Je resterais avec eux. Je tâcherais de me rappeler comment

notre mère faisait pour nous rendre tous heureux.... Que je suis donc étourdie! Pourrions-nous être heureux sans elle? Allons! il faut espérer, maman m'a dit que l'espérance console et arrange aussi beaucoup de choses. Dieu veut que nous ayons confiance dans sa bonté.

Autrefois, je n'étais pas intimidée, lorsque des amis venaient nous voir; je prenais part à la conversation sans trop parler. Maintenant, j'ai peur de commettre une indiscretion, une impolitesse. Je n'hésiterais pas ainsi, si maman était là. Son ombre me rassurerait.

Je sais maintenant pourquoi Dieu a mis tant d'amour dans le cœur des enfants pour leur mère: ils sentent que toujours ils auront besoin d'elle.

Julienne vient de me faire remarquer que je n'ai pas écrit la dépense depuis quatre jours. Ses comptes sont fort embrouillés. Si maman savait cela, elle serait mécontente.

Je ne m'occupe même plus de mes oiseaux; sans Suzanne, qui a tout à faire, les pauvres petits seraient morts. Est-ce que, par hasard, je profiterais de mon chagrin pour être paresseuse? Voilà une belle découverte!

J'ai tout raconté à ma gouvernante; elle m'a

avoué qu'elle ne me reconnaît plus; et comme toujours, elle m'a donné un excellent conseil: « Figurez-vous, ma chère enfant, que votre mère vous voit, et alors le détail le plus ennuyeux de la journée vous plaira. Et puis enfin le moment viendra où votre mère recouvrera la santé; et jugez alors quel sera son plaisir de constater que sa maladie n'a pas été nuisible à vos progrès. » Ces conseils, donnés d'une voix amie, m'ont fait grand bien. J'ai repassé ma conduite, et j'en ai été peu satisfaite. Je ferai attention.

Notre malade va mieux! mais qu'elle est changée! Elle voudrait que je fusse toute la journée dans sa chambre. Le docteur n'est pas de cet avis, parce que je parle beaucoup. Ah! ce sera bien autre chose quand elle sera guérie! Je lui dirai tout ce que j'ai pensé.

Une vieille femme, dont maman a soin depuis dix ans, s'est trainée jusqu'ici pour savoir ce qui était arrivé. Elle a fondu en larmes en apprenant la maladie de maman. Julienne l'a fait déjeuner, et moi je lui ai donné cinq francs sans consulter personne. Nous étions contentes toutes les deux.

Je ne peux plus écrire mon journal: maman n'est plus aussi absorbée, alors elle s'occupe de

moi. Elle veut que je sorte beaucoup ; elle m'envoie avec miss Catherine voir nos amis. Le temps est très-beau. Papa nous a emmenés hier tous les trois à Versailles ; miss Catherine est restée. J'en ai été un peu jalouse : c'est fort laid. Peut-être le lui dirai-je , mais ce n'est pas sûr.

Mon oncle et grand-papa sont arrivés ; et comme maman va mieux chaque jour, nous sommes plus gais. Mon oncle m'a taquinée ; il me demande des mets extraordinaires que Julienne ne sait pas faire, et dont j'ignorais même le nom. Papa m'a acheté un *cuisinier royal* et je l'étudie en cachette avec Julienne. Nous avons attrapé mon oncle en lui servant dans une croûte de riz des pattes de coq frites. Tout cela m'amuse, et cependant je serai bien contente de laisser les rênes du gouvernement, selon l'expression de papa.

Ce matin on a frappé à ma porte. J'ai dit : Entrez, pensant que c'était Julienne qui venait déjà me tourmenter. O surprise ! maman et papa venaient faire une visite à leur petite fille. J'écrivais mon journal ; dans ma joie, j'ai oublié de le serrer ; mais maman n'est pas curieuse. Notre chère convalescente s'est assise dans mon fauteuil ; j'ai mis ma *brioche* sous ses petits pieds, et, restant à genoux devant elle, j'ai contemplé pendant cinq



J'ai contemplé pendant cinq minutes sa jolie figure pâle. (P. 264.)

minutes sa jolie figure pâle. Un rayon de soleil est venu compléter la fête. Maman m'a fait compliment de l'ordre et de la propreté de ma chambre.

Fifi a deviné qu'il se passait un événement grave et heureux. Il s'est mis à chanter ses plus beaux airs; et, à la fin de chaque morceau, il tournait la tête à gauche et à droite, comme pour solliciter nos applaudissements.

Cette visite a changé le cours de mes idées. Je n'ai plus de chagrin du tout; je vois tout en beau; le timbre de ma pendule est devenu gai.

De même qu'au début de sa maladie, maman allait chaque jour plus mal; maintenant il y a du mieux chaque jour: c'est la convalescence. Il n'est plus question d'études: miss Catherine va aller se reposer quelques semaines dans sa famille. Durant son absence, je resterai toute la journée avec maman. Suzanne est vraiment une bonne fille! Elle me cède ses droits dans mille petits services qu'il lui serait agréable de rendre. Je lui broderai un bonnet.

Quand je suis contente, j'aime que tout soit joli autour de moi. Je veux qu'il y ait des fleurs et des oiseaux dans la chambre de maman; mais comme le parfum des fleurs pourrait l'incommo-

der, j'en fais en papier, et j'ai apporté la cage où sont les oiseaux empaillés. Maman a ri. Mon oncle n'a pas manqué de dire en entrant que j'étais une petite folle de mettre des fleurs dans la chambre d'une malade. Il s'est approché de la jardinière, et a jeté des cris de surprise en reconnaissant son erreur.

Si j'aime à me promener avec Henri et Auguste, j'aime bien aussi à me promener avec mon oncle : nous marchons vite, nous nous arrêtons devant les magasins, et, lorsque j'admire un objet, mon cher oncle veut l'acheter. Cela étant arrivé deux fois, je ne dis plus rien. Pour les fleurs, je ne suis pas si discrète : je rentre toujours avec un bouquet.

Je serais tout à fait heureuse pendant ces courses si j'avais des talons, parce que mon oncle est très-grand. Maman ne veut pas que j'en aie ; elle dit qu'une femme doit passer sans bruit, que les talons gâtent la démarche, que je me croirais plus d'importance. Je crois que maman a raison.

Grand-père est jaloux : nous faisons de petites promenades ensemble. C'est un autre genre : on s'assoit au soleil, on fait des observations sur les passants ; et il est rare que ces observations n'amènent pas des histoires intéressantes.

Mes frères sont sortis hier. Ah ! qu'ils étaient contents ! La pluie a tombé toute la journée, de sorte qu'il n'a pas été question un seul instant d'aller à la promenade. Je crois que maman n'était pas fâchée, elle ne pouvait pas se lasser de regarder Henri et Auguste ; elle leur a fait raconter tout ce qui s'était passé au collège pendant sa maladie.

Décidément on me traite comme une grande personne et je trouve cela très-agréable. Suzanne elle-même change de ton. Mes études me plaisent, parce qu'elles sont plus variées. Je lis seule et je fais part de mes réflexions à maman. Quand je ne comprends pas bien, j'ai recours à papa, que j'appelle mon *dictionnaire* : c'est très-commode.

C'est maintenant que je suis heureuse d'avoir une jolie écriture, de savoir l'orthographe et de bien plier une lettre ! J'écris sous la dictée de maman. Les points et les virgules troublent seuls ma joie. Papa m'appelle le petit secrétaire. Mon oncle, lui, me demande combien je fais de pâtés dans une lettre ; et, lorsque je m'indigne d'une semblable question, il m'assure qu'il y a des pâtés de quinze ans, de vingt ans, et même de quarante ans ; et que tous ces pâtés augmentent le revenu de l'administration des postes. C'est

possible, mais je ne veux pas lui en fournir ma part.

Miss Catherine est de retour. Elle est triste et contente. Je lui ai demandé beaucoup de détails sur son voyage, non par curiosité, mais simplement pour mettre la conversation sur son pays et sur sa famille. Elle m'a dit que sa mère m'aime beaucoup, parce que j'aime sa fille et que je fais honneur aux soins qu'elle me donne.

Miss Catherine m'a rapporté un joli petit nécessaire de travail. La chère Miss a trouvé du changement dans sa chambre : un papier frais, de nouveaux rideaux et des fleurs sur la cheminée. Agréablement surprise, elle m'a donné un petit *shake-hand* qui voulait dire : vous êtes bonne et gentille. C'est une traduction très-libre, bien entendu.

J'ai annoncé à Julienne que maman prendra désormais ses repas avec nous, et qu'il faut bien soigner l'ordinaire. Notre zèle, à toutes les deux, est si grand que le docteur a été obligé d'indiquer un régime dont la convalescente ne doit pas s'écarter.

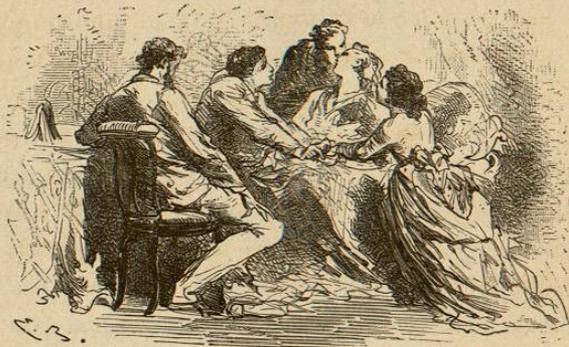
La présence d'Henri et d'Auguste, pendant les vacances de Pâques, nous permettra du moins de donner l'essor à nos talents culinaires.

Ma mère chérie reprend peu à peu ses habitudes ; je ne veux penser à la douleur que nous éprouverions, si elle n'était plus au milieu de nous, que pour remercier Dieu de l'avoir conservée à notre amour. Je remarque néanmoins que cette cruelle épreuve ne m'a pas été inutile : je me sens plus raisonnable, je vois mieux mes défauts, et je m'applique à m'en corriger. Mon Dieu ! est-ce qu'il serait utile d'avoir du chagrin pour devenir meilleure ?

Je le demanderai à maman qui sait tout.

Mon journal est fini. Je ne pense plus qu'à une chose, je ne sais plus qu'une chose : maman est guérie, je suis contente ! je suis contente !





CONCLUSION

Et moi, mes chers enfants, j'ai cessé d'écrire depuis ce dernier événement. Deux ans se sont écoulés, et, grâce à votre bonne conduite, nous n'avons pas cessé d'être heureux.

Ce moment de notre réunion m'a paru opportun pour vous faire connaître le *Livre de maman*.

Nous allons vers de nouveaux rivages, où nous attendent des dangers, des écueils peut-être... Rassurez-vous, l'amour qui nous retenait près de votre berceau vous suivra encore.

Henri et Auguste apprennent chaque jour de

leur père que la naissance et la fortune ne sont point des titres à l'oisiveté, et Yvonne sait que l'amie la plus sûre est une mère.

Jusqu'ici nous avons vécu pour vous, mes enfants; bientôt vous essayerez vos forces; l'expérience sera votre maître. Courage, avançons avec confiance. Soyons modestes dans la prospérité, et toujours prêts à l'épreuve.

Que d'auteurs eussent envié en ce moment le succès de Mme d'Ernemont: ses enfants l'accablaient de baisers, lui donnaient les noms les plus tendres. Le doux visage d'Yvonne était couvert de larmes.

Auguste, qui n'aime pas à voir pleurer sa sœur, ramena la gaieté par ces mots: « Quand on pense qu'une petite fille a vu tout cela par le trou d'une serrure! »

